

Le tueur de tiolus

Autor(en): **H.W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 43

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204566>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

SUR LE POUCE

Nous avons reproduit, il y a deux ou trois semaines, quelques extraits d'un article dans lequel M. Henri Lavedan, de l'Académie, se plaignait que la vie ne fût plus qu'une course folle, ne nous donnant même pas le temps de jouir des petits agréments du chemin.

Aucune de nos actions n'échappe à la hâte fébrile qui nous a saisis. Elle nous poursuit jusqu'à notre table; on pourrait dire jusque dans notre lit, diminuant tous les jours notre juste part de sommeil. Notre santé, notre culture, notre travail même en pâtissent. Qu'importe! Il faut gagner à tout prix le record de la vitesse.

*

« On mange trop vite, on ne digère pas, écrit M. Lavedan. Nous buvons trop vite. Nous expédions ces besognes presque sacrées sur un coin de table, assis au bord de la chaise et la plupart du temps sans parler. Nous desserrons les dents, mais pour ne rien dire. Surtout en famille, le déjeuner et le dîner sont servis en hâte comme dans un buffet de gare.

« Le repas est silencieux, fébrile et un peu sombre, personne n'étant dans « son assiette », chacun poursuivant au fond du verre son rêve, sa passion, le front et l'estomac barrés, le regard ailleurs et déjà loin, et, sans se prélasser au dessert, on se lève, on s'échappe.

« On ne plie plus sa serviette.

« Quand reviendra le temps où l'on pliait sa serviette, où le repas était la plus sérieuse des occupations frivoles, où l'aspect d'un plat fumant, la surprise d'une sauce, faisaient pousser des roulements d'aise, où la première cuillerée de potage déclenchait des phrases banales et lapidaires: « Décidément, il n'y a encore que chez soi que l'on trouve le bon bouillon! », où l'on riait, sans se retenir, d'une historiette à l'ail contée par le docteur et quelquefois balancée par celle du curé, où l'on reprenait de l'entremets sans honte, où les propos et le vin coulaient naturels, où les poulets étaient assidûment rôtis, où le vieux parrain décoré, membre du Caveau, chevrotait — la flûte de champagne à ses doigts gouteux — quelque couplet de Panard, sentimental et polisson, qui faisait remonter une larme de vin pur sous la joue pâle des mères.

« C'était le temps où l'on mangeait avec lenteur, l'âge d'or des mollets honnêtes et des ventres loyaux.

« Ah! oui, où sont les plaisirs de la table d'hôte et des joyeuses réunions d'antan autour de la table familiale? »

LE FACTEUR

Mercurie inconscient de tout ce qu'il apporte,
Bonheurs, larmes, sourires, espérances, ran-
[cœurs,
Le bon facteur s'en va jeter de porte en porte
Des messages au fond des cœurs;

Plus d'un espoir tressaille, et plus d'un cœur écoute,
Plus d'une s'en va (— Madame, vous souriez? —)

Soulever les rideaux et contempler la route
Quand l'heure approche, du courrier;

Bien sûr, il n'est pas beau, pour un porte-message,
Un jardinier d'amour!.. et peut-être des fois
On regrette qu'il ne soit plus fait à l'image
D'un Eros portant un carquois;

Un facteur rose et nu, mignon... et pour insigne
Un tout petit carton sur son derrière blanc,
Et vêtu seulement d'une feuille de vigne
Que tiendrait un petit ruban...

Un facteur parfumé, mignard, à la peau douce
N'ayant pas de gros doigts, et ne laissant jamais
Le relent d'une pipe ou la marque d'un pouce
Sur la lettre qu'il nous remet.

* * *

ENVOI :

« — Facteur, ô bon facteur, Hermès mal odorant,
» Qui va par les chemins ainsi qu'un Juif errant,
» Qu'en toi l'arôme pur des campagnes se mêle
» Rustiquement à ceux que ton métier comprend,
» Que tu sentes la pipe ou la vieille semelle,
» Ou le vin qui fermente et proteste, joyeux.
» Je te pare de tout le prestige des dieux
» Et te trouve plus beau que Cupidon lui-même,
» Lorsqu'approchant du seuil où je te guette anxieux
» Tu m'apportes un mot de la femme que j'aime!
Paris, Sept. 1907. Pierre ALIN.

LÈ VENEINDZE

ATE que lè veneindze que sant rarrevâie.
Dieu sâi béli por ti cliiau que l'âmant lo
novi dau payî! Lè vegnolan d'iant que va
sondâ qu'on diâbllo sti an et, ma fâi, su rîdo
conteint por leu. Câ, avoué tote lè maladi que
vignant ora, l'ant pardieu bin à dzoûre, à fote-
massi, à bâgrassi, à châ tot lo tsautein.

Assebin faut lè z'oûre quand fâ biau po ve-
neindzi: quinte lutsêhye, quinte recaffâe, quin-
te bouêlâe, quinte remolâe et quinte fifâie.
Sant ti guîe que dâi quinson, et te châtant que-
met dâi cabri, que cein fâ on verro de bon sang
de lè vère. Et hardi lè breintâre, vo faut vouthi
lè seille, reimpliâ lè breinte, semottâ, trolli,
bâire trâi verro, et vo panâ on bocon lo mor
dévant de remolâ lè galêze vedeindjâose! Et
hardi lè fêmalle, dzouvene et vilhie, preinde lo
couti à pouâ et dépatsi-vo dévant que lo frâ ô-
bin la piodze vîgne, câ adan lâi fa pas biau.

Lè que, quand pliauv, lâi faut parti assebin,
ie faut allâ chargâ, vouaffâ dein lo pacot, sè
fère molhî tant qu'à son pantet. Ne fâ rein tot
parâi, allâ pî, vegnolan, veneindjâose, corâdzo!
couillide cliiau balle rappe! fède elli crâno vin
que redzoie lè dzein et vo retsaude l'estoma.

Et vo, fêmalle, quand lè que pliauvetra bin
fè po ne pas fîre traou moûve, fède quemet la
Jeannette Fetson que mettâ per dévant onna
satsè que l'étâi écrit dessus:

Moulin Bornu

et per derrâ iena que lâi avâi:

Engrais chimique.

MARC A LOUIS.

Errata. — Quelques fautes d'impression se
sont glissées dans le morceau intitulé *Lo café*,
que nous avons donné il y a huit jours. Nos lec-
teurs les auront corrigées d'eux-mêmes. Ainsi,
au vers en tête de la seconde colonne, ils auront
lu: « ... *Fêdê-me ci pliesi* » et non « *Têdê-me* »,
comme on l'a imprimé par erreur.

LE TUEUR DE TIOLUS

I

EN un lieu charmant du Gros-de-Vaud, Fré-
déric-Pierre possédait — il la possède en-
core — la moitié d'une maison; l'autre
partie, celle de *dernier*, comme il disait, était
échuë par héritage à son voisin et ami Jules
Renaud.

Dès mon jeune âge, Frédéric m'apprit à pre-
ndre les oiseaux: pipeaux, bâtons enduits de glu,
lacets, cages truquées, trappes, il y en avait
pour tous les goûts de la gent emplumée.

Nos hôtes malgré eux étaient relâchés après
une courte prison préventive — juste le temps
de les laisser sécher. Car Frédéric, méthodique-
ment, l'un après l'autre, passait ses captifs à un
vernis de sa composition — vernis à toute
épreuve, dit des quatre-temps — qui permettait
aux plumes de reprendre leur élasticité et leur
souplesse. Dans sa chambre d'en haut, transfor-
mée en atelier, il peignait — et avec quel soin!
— les merles en blanc; les corbeaux en rouge,
avec une toque noire sur la tête et un rond vert
autour des yeux pour figurer des lunettes; les
pics, rouge vif d'un côté, jaune-orange de l'au-
tre; aux mésanges, il mettait des ailes d'argent,
les geais étaient ornés de bandes roses et ver-
tes; les tourterelles vêtues de satin noir et de
chaque aouette il faisait une violette.

— Ça fera plaisir à ces messieurs du musée
cantona, disait-il parfois en donnant le vol à ses
pensionnaires de la veille.

Mais le rêve, la suprême ambition de Fré-
déric, était de capturer un moineau, un de ces sa-
crés « tiolus » qui lui échappaient toujours.

— Je le dorerais, pourtant, soupirait-il.
— Comment faites-vous pour prendre les cor-
beaux? lui demandai-je. On prétend qu'il faut
grimper au faite des grands arbres, au risque
de se rompre le cou et que l'on ne peut attraper
que les petits.

— Ah! si tu me parlais de ces gueux de tiolus!
Mais les corbeaux! Peuh! je les prends à
la main.

— Pas possible!

— Autant que j'en veux, je te dis, là; sur mon
pré, devant la maison. Je choisis les plus beaux,
les plus lustrés de plumes, et je garde deux ou
trois des plus jeunes et des dodus pour les lais-
ser mitonner à petit feu dans la marmite; rien
de meilleur qu'une bonne ratatouille de cor-
beaux.

— Pouah! Mais les moineaux, comment arri-
vez-vous à les prendre?

— Viens passer quelques jours chez nous cet
hiver et tu le sauras. A propos, ton père a-t-il
un fusil de chasse?

— Oui, et un beau. Si je lui dis que c'est pour vous, il me le confiera.

Je parlais sans trop de conviction. Et mes étudés qui me poursuivaient déjà, qui me traquaient? Non, mon père n'y consentirait jamais.

— C'est une bonne coqueluche, prononça le médecin après m'avoir examiné. Envoyez-moi ce garçon à la campagne, il reviendra parfaitement guéri.

— Comme cela, en plein hiver?

— Tout simplement; il lui faut le grand air et de l'exercice.

Et voilà pourquoi, grâce à la coqueluche, je pus retourner chez Frédéric avec le fusil de chasse de mon père.

II

Il avait gelé pendant la nuit et, l'épaisse couche de neige s'étant durcie, Frédéric monta à son grenier dès le petit matin, attendant l'heure propice. Il faisait grand jour, lorsque, doucement, il ouvrit la lucarne et sema, d'un air entendu, des grains mélangés dans le chéneau du toit. Il y en avait presque un quarteron.

— Est-ce pour des oiseaux, chuchotai-je?

— Chut! murmura Frédéric. C'est pour ces bougres de tiolus, et j'en aurai aujourd'hui, coûte que coûte, aussi vrai que le soleil existe.

Et il montrait l'anémique soleil d'hiver qui se levait à l'horizon, plein de mystère et d'énigme.

Frédéric ne s'était pas trompé. Aussitôt descendus dans la cour, nous vîmes sautiller sur le toit un oiseau à la robe de bure.

— C'est l'inspecteur, fit mon compagnon, les autres ne tarderont pas.

Ah! c'est que mon ami était devenu féroce. Au fond, n'était-ce pas juste, depuis le temps que ces damnés tiolus lui en jouaient de toutes les couleurs, sans qu'il eût jamais réussi à en peindre un seul? Et dire qu'il voulait même pousser la prodigalité jusqu'à la dorure! Eh bien, on les donnerait dans la poêle à frire, pour leur apprendre à vivre.

J'avais déjà mon fusil, lorsque Frédéric sortit avec précaution. Il portait sous le bras une canardière longue et très antique, une gibecière énorme lui battait les mollets, sa tête était surmontée d'un de ces anciens képis, dits seille à choucroute.

— Comme ça, ils ne me reconnaîtront pas, me glissa-t-il dans un souffle. Je vais me poster derrière la courtine, et toi, reste là; laisse-moi d'abord déguiller les premiers, après tu les

prendras à revers pendant que je rechargerai mon arme.

Les moineaux étaient sans crainte; leurs couic, couic satisfaits semblaient même remercier Frédéric d'avoir bien fait les choses.

Bientôt, un disque jaunâtre émergea lentement du côté opposé de la courtine; c'était le pompon gros comme une orange du shako de Frédéric, tandis qu'un long fuseau noir s'avancait peu à peu, prenait la verticale dans la direction du tout. Les moineaux étaient au moins une centaine à picorer gloutonnement le beau grain mélangé. Tout à coup le long fuseau noir resta immobile: il avait trouvé son point de mire...

Je ne respirais plus...

Trrrrraâh!... tchaâh... papaâh... rrtchaah... aah... aaâ!...

La canardière avait craché un tel nuage de mitraille et de fumée que le soleil railleur s'en trouva obscurci. Et, dans ce brouillard, prenant les oiseaux à revers, je leur envoyai deux décharges coup sur coup.

De moineaux, plus de traces; Frédéric restait invisible. Je le trouvai derrière la courtine, étendu sur le dos et se débattant dans la neige.

— Tu comprends, me dit-il, c'est le recu de l'arme qui m'a fait sauter en arrière et le chien de mon fusil a sauté aussi; où est mon chien? Que veux-tu que je fasse avec un fusil sans chien? Ah! sales tiolus de la metsance! Tiens, regarde-voilà l'inspecteur qui revient sur la chenau; une fois qu'on l'aura, nous aurons tous les autres. Tire-z'y dessus tant que tu pourras, moi, j'ai mon idée.

En effet, l'inspecteur — le plus avisé de la bande — se tenait au bord du chéneau.

— Ki-ki, ki-ki.

Et aussitôt la troupe d'accourir.

J'ajustai l'inspecteur d'une main sûre.

— Dzin... rrdzin...

— Tépada, tépada, tépada, répondit l'inspecteur perché sur la girouette.

— C'est pas mal, c'est pas mal. Voilà ce que ça veut dire dans le langage des tiolus, expliqua Frédéric, qui revenait avec sa canardière et son ami Jules, muni d'un grand sac pour ramasser les pierrots.

Qu'allait-il donc faire avec un fusil sans chien?

Mais Frédéric était décidément un homme d'invention, peut-être aussi avait-il du sang d'arquebusier dans les veines. Il avait remplacé le haut shako par un bonnet de police, ce qui lui permettait de se mieux cacher derrière son ami.

L'inspecteur fit ki-ki, ki-ki, et le chéneau se borda de moineaux.

Immobile, couvert par un buisson, Jules était debout, servant de support à la canardière. Frédéric introduisit alors une mèche dans le bassin et battit le briquet...

— Cette fois, on les tient!

Un tonnerre formidable ébranla l'atmosphère...

Et tous les tiolus étaient devant nous, gouailleurs, à deux pas, à portée de la main, sur un prunellier.

— Couic-couic, couic-couic.

— Ces cochons de tiolus, ils viennent manger mes bêlottes pour me nerguer!

Les gens du village accouraient.

— Tielle dzondnée!

— En voilà un coup de péterut!

— Tielle débondonnée! On aurait dit une pièce de douze, s'exclama Charles, l'artilleur.

— Nom d'un chien de nom d'un chien!

— C'est bien le cas de le dire, répondit Frédéric, qui pensait au chien de son fusil. Rentrons, fit-il, en se tournant vers nous, allons medzi nos tiolus.

Du lard et des choux remplacèrent les tiolus.

III

Quoi qu'en disent les esprits forts, et à commencer par eux, chacun de nous cache en soi-même, conscients ou inconscients, un fonds de superstition. Tous ces oiseaux étranges avaient ému les braves gens du village et des alentours, même au loin à la ronde. On en parlait le soir, à voix basse, au bord de la fontaine; on en parlait à l'auberge communale; on en parlait pendant les veillées, en cassant des noix; on en parlait dans les journaux. Les jeunes filles n'osaient plus sortir seules et les garçons les accompagnaient. Il en résulta de nombreux mariages bénis par M. le ministre.

Le corbeau à lunettes était devenu légendaire; il était passé en proverbe et l'on disait couramment, en hochant la tête:

Mères, si vous voyez le corbeau à lunettes, C'est que l'amour malin vibre sous les coudrettes.

Nul bonheur n'est parfait en ce monde et Frédéric continue à jeter vainement sa poudre aux moineaux. Mais, chaque fois que l'on entend tonner sa canardière à mèche, les gens du pays disent, non sans une secrète envie:

— Voilà le tueur de tiolus qui prépare son dîner. H. W.

1 FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

(Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas traité directement avec MM. Payot et Cie, éditeurs, à Lausanne.)

La Jambe à François.

RÉCIT VAUDOIS

par Alfred Cerésolo.

DÉDIÉ À MON AMI PHILIPPE GODÉT

CE brave père François!... je ne puis pas le revoir sans l'aimer davantage, avec sa franche cordialité et sa malicieuse bonhomie.

Lorsque j'arrivai l'autre jour chez lui, avec un ami, pour lui faire visite, je le trouvai seul, assis sur un billon de cerisier. Il fumait sa bonne vieille pipe au couvercle argenté. Son dos était appuyé contre le mur de sa maison, une « bonne carrée » du siècle dernier, située entre champs et vignes, à mi-côte de la rive vaudoise du Léman.

C'était par un beau soir de juin, un mois environ avant l'ouverture du tir fédéral de Genève. A ce moment, les journaux avaient soin de renseigner déjà fréquemment leurs lecteurs sur les préparatifs de la grande fête.

Le père François, — vieux tireur émérite, — venait de terminer la lecture de la *Feuille* et de ses « papiers ». En levant la tête, — sa belle tête d'an-

cieu carabinier, à la moustache grisonnante, au bel œil noir et perçant, — il se mit d'abord à observer la marche des nuées, en vue des coups de faux ou de râteau à donner le lendemain. Ses regards s'abaissèrent ensuite avec une mélancolique tendresse sur les coteaux d'alentour, puis sur ses champs en fleurs, — où une armée de grillons entonnaient leur printannière symphonie, — pour se reposer enfin sur sa jambe, « sa pauvre jambe de bois », dont la vue souleva involontairement dans sa poitrine un long et douloureux soupir. C'est que, ce jour-là, il y avait justement vingt ans qu'il lui était arrivé malheur. « Ma pauvre piote! se dit-il. Ah! si ce n'était toi, je décrocherais bien encore ma carabine et, en juillet, on me verrait par Genève! »

L'ami François se souvenait, en effet, qu'en 1851, alors qu'il était sergent et avec ça l'un des plus robustes « lurons » de son village, solidement campé sur deux jambes d'acier, il avait, au dernier tir fédéral de la cité genevoise, décroché un des plus beaux prix de la cible *Patrie*. Il se voyait encore suivant sans fatigue les cortèges et les bannières. Il se revoyait fêté, acclamé. Il entendait le brouhaha de la vaste cantine. Il se souvenait surtout de son glorieux retour au village et du joyeux accueil qu'il y reçut. Avec quel bonheur ne retournerait-il pas là-bas « lever encore quelques cartons », chanter la patrie, serrer la main des amis!... Hélas! il n'en peut plus être question. Quelle figure, du reste, ferait-il au milieu de tout

ce monde, sur ces beaux trottoirs, sous toutes ces guirlandes, avec sa démarche irrégulière et sa pauvre jambe de bois?

Or, en quelles circonstances notre vieux tireur dut-il faire l'acquisition de ce meuble peu gracieux? A quelle amusante anecdote cette jambe donna-t-elle lieu? C'est ce qu'il va vous dire lui-même avec son bon parler vaudois aux mots si savoureux.

Tout d'abord, ne vous étonnez pas si notre carabinier, avant de commencer son récit, s'en va, pour vous témoigner sa joie de vous revoir, chercher une bouteille de vin frais. Laissez-le, avec un bon sourire et la joie dans les yeux, vous verser un premier verre; puis vous l'entendrez s'écrier, en hochant le sien à la ronde:

— Santé à la compagnie!

— A la vôtre, père François!

— Honneur à tous!

* * *

Vous voulez donc que je vous la dise: l'histoire de ma piote? Eh bien attendez voir! Tant pis pour vous si vous la trouvez trop longue et tant pis pour moi si elle me met de nouveau la larme à l'œil. C'est que, voyez-vous, quand je pense à ces souvenirs et que je me retrouve aujourd'hui en bonne santé, ça me serre la garguette et je vois trouble.

Tenez, mes amis, il me semble que c'était hier, et pourtant il y a vingt ans aujourd'hui, jour pour jour.